

SANGLANTS TROPHÉES

Originaire du Wyoming, C.J. Box a travaillé comme manœuvre dans un ranch, guide de pêche, reporter et rédacteur en chef d'un journal local. Aujourd'hui PDG de la Rocky Mountain International Corporation qui coordonne le marketing du tourisme de cinq états des Rocheuses, il vit à Cheyenne, Wyoming, avec sa femme, Laurie, et ses trois filles. Il est l'auteur de quatre romans, dont *Détonations rapprochées* (Seuil, 2002), couronné par les Anthony et Macavity Awards, et *Winterkill* (Seuil, 2005).

DU MÊME AUTEUR

Détonations rapprochées

prix Calibre 38 Premier roman, 2004

Seuil Policiers, 2002

et « Points Policier », n° P1272

La Mort au fond du canyon

Seuil Policiers, 2004

et « Points Policier », n° P1394

Winterkill

Seuil Policiers, 2005

et « Points Policier », n° P1561

C. J. B O X

SANGLANTS
TROPHÉES

R O M A N

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par William Olivier Desmond*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Trophy Hunt

ÉDITEUR ORIGINAL

G.P. Putnam's Sons, NY

© 2004 by C. J. Box

ISBN original : 0-399-15200-8

ISBN 978-2-021-11652-6

(ISBN 2-02-078942-6, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, octobre 2006, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Kelly, Sherri et Kurt...
Et Laurie, toujours*

PREMIÈRE PARTIE

Dans son rêve, Sheridan se trouvait aux limites d'une clairière dans les Bighorn Mountains, seule. Derrière elle, la forêt était douloureusement silencieuse. Devant elle, un vent léger faisait onduler les longues herbes de prairie humide qui tapissaient la clairière.

Arrivaient les nuages, sombres et imposants, compacts comme un mur, roulant du sommet des montagnes. Le ciel ne tardait pas à en être entièrement envahi, tel un couvercle qui vient de retomber. Le centre de la masse nuageuse donnait l'impression d'être éclairé de l'intérieur et grossissait, comme s'il se rapprochait du sol. Des torsades noires de fumée se détachaient alors des nuages et lançaient leurs vrilles entre les arbres. En quelques instants, la fumée se transformait en une brume tapissante qui dévalait les pentes entre les arbres, semblable à un torrent silencieux. Puis elle semblait aspirée par la terre, comme pour s'y reposer ou se cacher.

Alors le ciel s'éclaircissait aussi rapidement qu'il s'était couvert.

Dans son rêve, Sheridan savait que la brume était restée pour une bonne raison. Mais celle-ci dépassait son entendement. Quand allait-elle émerger de nouveau, et pourquoi ? C'était là des questions auxquelles elle ne pouvait répondre.

Sheridan s'éveilla en sursaut ; ce ne fut qu'au bout de quelques terrifiantes secondes qu'elle comprit que l'obscurité qui l'entourait était celle de sa chambre et que le souffle qu'elle entendait n'était pas le vent mais celui de la respiration de sa petite sœur Lucy, qui dormait sur la couchette en dessous de la sienne.

Elle prit ses lunettes là où elle les avait posées, sur la tête de lit, se dégagea des couvertures et sauta sur le plancher froid, sa chemise de nuit gonflant autour d'elle.

Puis elle écarta les rideaux et regarda le ciel nocturne. Des étoiles à la dure lumière bleutée et pas plus grosses que des têtes d'épingle lui rendirent son regard. Il n'y avait aucun nuage, noir ou brillant.

Chapitre 1

Une journée de pêche à la mouche idéale, voilà ce que se disait Joe Pickett, jusqu'au moment où il tomba avec ses filles sur un orignal, un mâle de taille imposante qui paraissait leur sourire.

Joe avait emmené Sheridan et Lucy – respectivement 12 et 7 ans – passer tout l'après-midi à remonter le cours de la Crazy Woman Creek. On était début septembre et il faisait un temps splendide. Maxine, leur labrador beige, les accompagnait. Les hautes herbes des rives bourdonnaient d'insectes, surtout des sauterelles, et une bonne brise soufflait haut, agitant le sommet des pins sylvestres odorants.

Ils pêchaient méthodiquement et ne se dépassaient qu'en décrivant une large boucle loin de l'eau ; ils gardaient le silence quand celui ou celle qui lançait paraissait occuper un bassin ou un bras d'eau prometteur. Le niveau du torrent était plus bas que d'habitude, du fait d'une sécheresse exceptionnelle, mais l'eau était limpide et encore très froide. Joe, la trentaine finissante, mince, de taille moyenne, avait le visage et le dos des mains bronzés par le soleil à force d'être dehors à cette altitude.

Sautant d'un rocher à sec à l'autre, il avait traversé le cours d'eau pour garder plus facilement un œil sur ses

filles pendant qu'elles lançaient depuis l'autre rive. À son habitude, Maxine suivait Joe comme son ombre, luttant contre l'instinct qui la poussait à plonger pour aller récupérer les mouches.

Concentrée sur sa tâche – attacher un leurre de saute-relu à son hameçon –, Sheridan se tenait au milieu de buissons qui lui montaient à la taille. Ses lunettes reflétant la lumière de la fin d'après-midi, Joe n'aurait su dire si elle voyait qu'il l'observait. Elle avait enfilé sa veste de pêche (cadeau d'anniversaire récent) par-dessus un tee-shirt et portait un short ample et des sandales en plastique pour marcher dans l'eau. Elle avait, bien enfoncée sur le crâne, une casquette aux couleurs du département Chasse et Pêche du Wyoming. Taché de sueur, le couvre-chef avait appartenu à Joe. Ses bras et ses jambes nus portaient les griffures récentes faites par les ronces et les branches au milieu desquelles elle était passée pour se rapprocher de l'eau. Elle prenait la pêche à la mouche au sérieux, comme tout ce qu'elle faisait.

Mais c'était Lucy – et elle ne partageait pas la passion de sa sœur pour la pêche – qui semblait attraper le plus de poissons, à la grande consternation de Sheridan. Elle les avait accompagnés parce que son père avait insisté et lui avait promis un bon déjeuner. Elle portait une robe d'été et des sandales et avait noué ses cheveux blonds en queue-de-cheval.

À chaque nouvelle prise, Sheridan lui lançait des regards de plus en plus meurtriers et s'éloignait pour ne pas rester à côté de sa cadette. *Ce n'est pas juste*, se disait-elle, comme Joe le savait.

– Papa ! cria-t-elle en tirant ce dernier de ses ruminations, viens voir ici !

Joe remonta sa ligne et en enroula l'extrémité à son doigt avant de remonter la rive dans la direction de sa fille. Celle-ci lui montrait quelque chose dans l'eau, à ses pieds.

Une truite morte, ventre en l'air, entre deux pierres pointant hors de l'eau. Le poisson bouchonnait au milieu de ce cul-de-sac naturel et noirâtre, dans lequel le courant avait aussi repoussé un amas d'aiguilles de pin et de débris végétaux. À l'aspect brillant d'humidité, rappelant le vinyle, du ventre du poisson et aux deux virgules bien rouges que laissaient apparaître les ouïes, il était clair qu'elle n'était pas morte depuis longtemps.

– Elle est d'un beau calibre pour une fario, commenta Sheridan. Elle mesure combien, à ton avis ?

– Autour de trente-cinq centimètres... Belle bête, c'est vrai.

Machinalement, il avait pris Maxine par son collier. Il sentait la chienne trembler d'excitation tant elle avait envie d'aller chercher le poisson mort.

– D'après toi, qu'est-ce qui lui est arrivé ? Tu crois que quelqu'un l'a attrapée et rejetée ?

Joe haussa les épaules.

– Je ne sais pas.

Lors de leur expédition précédente, Joe avait appris à sa fille la façon de relâcher convenablement un poisson qu'on vient de prendre. Il lui avait montré comment le tenir délicatement par le ventre et le placer dans l'eau, de manière à ce que le courant vienne naturellement le ranimer ; ensuite, on le laissait filer de lui-même dès qu'il en était capable.

Elle lui avait demandé s'il ne fallait pas rejeter les poissons plutôt que les manger et il lui avait expliqué qu'on pouvait les manger, mais sans tomber dans l'excès ; et que garder un poisson mort toute la journée dans son panier pour finir par le rejeter plus tard parce que trop abîmé relevait d'un problème d'éthique, même si ce n'était pas légalement condamnable. Il savait que c'était à cela qu'elle pensait quand elle lui avait montré la truite le ventre en l'air.

Sheridan ne tarda pas à en trouver une deuxième. Celle-là était morte depuis moins longtemps, fit remarquer Joe, car elle flottait sur le flanc, exhibant la gamme chatoyante de couleurs qui lui avait donné son nom. Sans être aussi grosse que la fario, l'arc-en-ciel était tout de même une belle pièce.

Sheridan s'indigna vertueusement.

– Il y a quelque chose ou quelqu'un qui tue ces truites et ça me rend malade ! dit-elle, des éclairs dans les yeux.

Cela ne plaisait pas davantage à Joe, mais il était impressionné par la colère de sa fille, sans cependant savoir si elle était scandalisée par ce manque de respect de l'éthique écologique ou parce que c'étaient des poissons qu'elle aurait mérité d'attraper, elle.

– Tu ne peux pas dire ce qui leur est arrivé ? lui demanda-t-elle.

Cette fois, il laissa Maxine aller récupérer l'arc-en-ciel. Le labrador se jeta à l'eau en les arrosant copieusement, et revint avec la truite dans la gueule. Joe la lui fit lâcher et l'examina en la retournant dans sa main. Il ne remarqua rien d'anormal.

– Ce n'est pas comme quand on tombe sur un cerf ou un wapiti, où on voit les blessures par balle, dit-il à Sheridan. Je n'en remarque pas, pas plus que de traces de maladie. Trop de stress, peut-être, après avoir été pêchée par quelqu'un.

La fillette poussa un grognement de déception et s'éloigna un peu plus haut sur la berge. Joe jeta la truite au milieu d'un bouquet de saules, derrière lui.

Puis, en attendant que Lucy se rapproche, il fit quelques petites vérifications. Son Beretta calibre 40 semi-automatique déformait de son poids la grande poche à poissons, dans le dos de sa veste de pêche. Il avait bien

emporté son badge officiel ainsi que quelques menottes en plastique. S'il n'était pas en service, il n'en restait pas moins garde-chasse et son devoir était de faire respecter le règlement.

Ce matin-là, en faisant ses préparatifs, il avait ajouté un article de plus à l'arsenal habituel qui encombrait les poches de sa veste : une bombe aérosol dite anti-ours. Il en tâta la forme volumineuse à travers la toile. L'anti-ours était une sacrée cochonnerie, dix fois plus puissante que les gaz lacrymogènes classiques. Un simple jet, même à quelques mètres, suffisait à mettre un homme à genoux. Joe avait emporté la bombe en pensant à la série de rapports mystérieux qu'il avait reçus par courriel, concernant un grizzly de près de deux cents kilos, un mâle en cavale qui faisait des ravages dans le nord-ouest du Wyoming. Au cours des derniers mois la bête avait endommagé des véhicules, des campements et des cabanes, mais aucun être humain ne l'avait rencontrée. L'animal avait été repéré pour la première fois près de l'entrée est du parc de Yellowstone grâce à un signal affaibli de son collier émetteur ; mais depuis, personne ne l'avait vu. Lorsque l'équipe des ours, constituée de spécialistes des plantigrades appartenant au département Chasse et Pêche du Wyoming et au Service de la pêche et de la faune sauvage du gouvernement fédéral, avait essayé de l'intercepter, l'animal avait réussi à lui échapper et l'on avait perdu son signal radio. Joe ne se souvenait pas d'un incident semblable depuis qu'il était garde-chasse. On aurait dit la version faune sauvage d'une évasion de détenu. Il mettait en cause la sécheresse, comme le faisaient les biologistes, et le besoin pour le grizzly de s'approprier un nouveau territoire où trouver de la nourriture. Il n'avait pas manqué de remarquer que la bête se déplaçait vers l'est, à travers la Shoshone National Forest. En conservant le même cap, elle finirait par entrer dans la chaîne des Bighorn Moun-

tains, où l'on n'avait pas vu un seul grizzly depuis quatre-vingts ans.

Joe n'aimait pas prendre ses armes et son badge avec lui son jour de congé. Il se sentait bizarrement gêné que ses filles voient son attirail professionnel quotidien pendant qu'ils attrapaient des poissons, puis les faisaient cuire sur un feu improvisé pour déjeuner. C'était différent quand il était sur le terrain, dans sa chemise rouge et chamois de garde-chasse de l'État, au volant de son pick-up vert, contrôlant les chasseurs et les pêcheurs. Aujourd'hui, il aurait préféré n'être que leur papa.

*

En remontant le torrent, ils tombèrent sur d'autres pêcheurs. Sheridan, qui les avait vus la première, s'arrêta et se tourna vers Joe ; le garde-chasse aperçut des éclairs colorés entre les arbres et entendit quelqu'un qui toussait.

Il remarqua aussi une odeur étrange, plus nette quand le vent soufflait. C'était métallique et d'une douceur écœurante, et il grimaça quand une bouffée d'air plus forte la lui apporta à nouveau.

S'assurant que Lucy était loin derrière, il fit un clin d'œil à Sheridan en la dépassant et s'approcha des deux pêcheurs. Il se demanda s'il ne devait pas exhiber son badge avant de les saluer, puis décida que non. L'odeur désagréable était toujours là. Elle paraissait empirer au fur et à mesure qu'il remontait le cours d'eau.

Il sentit alors Sheridan le tirer par la manche ; il se retourna et vit qu'elle lui indiquait un point dans l'eau. Une petite truite de ruisseau, qui ne devait pas mesurer plus de quinze centimètres, flottait à la surface, sur le flanc. Elle n'était pas encore morte et l'on voyait ses ouïes battre lamentablement tandis qu'elle essayait de se redresser et de nager.

– C'est eux qui les massacrent, murmura Sheridan

d'un ton de voix menaçant, et elle fit un mouvement de tête vers les deux pêcheurs.

Joe acquiesça.

L'homme paraissait proche de la soixantaine et portait une tenue comme on n'en voyait qu'en couverture de *La Revue du pêcheur* : le dernier cri en matière de cuissardes et de vêtements isolants – Gore-Tex et matériau ultraléger – chemise Coolmax et veste de pêche hérissée de poches, toutes bourrées de matériel. Un filet au manche de bois lui pendait dans le dos, retenu à son col par un anneau. Un carnet relié de cuir, sans doute destiné à noter l'identification et la taille de ses prises, était de même accroché sur le devant de sa veste, ainsi qu'un petit appareil photo numérique pour immortaliser ses trophées. Corpulent, l'homme avait un visage rubicond, une moustache poivre et sel et des yeux bleus larmoyants. Tout à fait l'allure du PDG en vacances, pensa Joe.

Une blonde aux longues jambes bronzées – et beaucoup plus jeune que lui – se tenait un peu en retrait ; sa veste de pêche était tellement neuve que l'étiquette de la boutique où elle l'avait achetée – Bighorn Angler Fly Shop – pendait encore à la fermeture Éclair. Elle tenait sa canne loin d'elle, aussi mal à l'aise que si l'objet était un serpent crevé.

Selon toute vraisemblance, se dit Joe, l'homme apprenait à pêcher à la femme. En fait, il aurait probablement été plus juste de dire qu'il lui montrait quel remarquable pêcheur il était, lui. Ils avaient dû s'arrêter à la boutique pour équiper la jeune femme avant de monter.

L'homme, dont toute l'attention s'était portée jusqu'alors sur le lancer qu'il s'apprêtait à faire en direction d'un bassin en eau profonde, fusilla Joe et Sheridan du regard ; il n'aimait pas qu'on le dérange.

– Jeff... dit la femme à voix basse.

– Bonjour, dit Joe avec un sourire. La pêche est bonne ?

Jeff recula ostensiblement de la berge ; sans être agressif, son mouvement était clairement destiné à montrer au nouveau venu que cette interruption ne lui plaisait pas et qu'il n'avait qu'une envie, recommencer à lancer.

– Une journée à trente, répondit l'homme d'un ton bourru.

– Vingt-huit, le corrigea la blonde.

Jeff lui adressa aussitôt un regard meurtrier.

– C'est une façon de parler, lui dit-il du ton dont on reprend un enfant. Un jour à vingt, un jour à trente, c'est que des expressions, bordel ! C'est ce qu'un pêcheur répond quand un type est assez grossier pour lui poser la question.

La jeune femme se fit toute petite et acquiesça de la tête.

Le type ne plut pas du tout à Joe. Il en avait déjà croisé dans son genre : le pêcheur à la mouche qui croit tout savoir et a les moyens de s'offrir tout le matériel dont on fait la publicité dans les revues spécialisées. En fait, ce sont souvent des nouveaux venus dans ce sport et ils ignorent la plupart du temps les règles à observer sur le terrain. Quand à la courtoisie... ce n'est pas leur fort. Ils ne connaissent, soi-disant, que des journées à trente prises.

– Vous en avez gardé quelques-unes ? demanda Joe, toujours souriant.

En disant cela, il avait glissé la main dans sa poche arrière pour en retirer le porte-cartes de son badge, qu'il tendit à Jeff pour que celui-ci sache à quel titre il posait la question.

– Les prises sont limitées à six dans cette rivière, reprit-il. Vous permettez que je voie ce que vous avez gardé ?

Jeff eut un petit reniflement de mépris et ses traits se durcirent.

– Ah... vous êtes le garde-chasse ?

– Oui. Et voici ma fille, Sheridan.

– Et sa fille Lucy, ajouta Lucy, qui venait de les rejoindre. C'est quoi cette odeur, papa ?

– Et Lucy, répéta Joe en la regardant.

Elle se pinçait le nez avec les doigts.

– J'apprécierais donc que vous surveilliez votre langage devant elles.

Jeff fut sur le point de répondre quelque chose, mais se retint au dernier moment et se contenta de lever les yeux au ciel.

– Je vais vous dire, enchaîna Joe en regardant tour à tour la femme – qui paraissait redouter une bagarre – et l'homme. Vous me montrez vos permis et vos timbres-taxes et je vous montre comment on doit s'y prendre pour relâcher un poisson de manière à ce qu'on n'en voie plus le ventre en l'air. D'accord ?

La femme plongeait aussitôt la main dans la poche du short qui épousait ses formes, Jeff finissant par avoir l'air de se résigner. Sans cesser de foudroyer Joe du regard, il sortit son portefeuille de sa poche.

Joe vérifia les permis. Parfaitement en règle. La blonde était du Colorado et le sien était temporaire. Jeff O'Bannon, lui, était du coin, même si Joe ne se rappelait pas l'avoir déjà vu. Il habitait dans Red Cloud Road ; il avait donc acheté un des nouveaux ranchs à un demi-million de dollars dans le lotissement d'Elkhorn. Cela ne surprit pas Joe.

– Savez-vous d'où vient cette puanteur ? demanda ce dernier d'un ton neutre en leur rendant leurs papiers.

– Un orignal mort, répondit Jeff O'Bannon, boudeur. Dans cette prairie, là-haut. Du geste – c'est-à-dire d'un vague mouvement de sa casquette de pêche Orvis à visière ultralongue – il montra une clairière qu'on apercevait entre les arbres, vers l'ouest. C'est d'ailleurs pour ça qu'on allait ficher le camp, putain !

– Jeff... le mit en garde la blonde.

– Y’a pas de loi qui interdit de dire «putain», que je sache, gronda-t-il.

Joe sentit monter une bouffée de colère.

– Jeff, dit-il, il y a des chances pour que je vous revoie dans le secteur. Étant donné votre attitude générale, vous serez probablement en train de faire quelque chose d’illégal. Ce jour-là, je vous arrêterai.

O’ Bannon s’avança d’un pas vers Joe, mais la femme le retint par le bras. Joe mit la main dans la poche où se trouvait l’anti-ours et dégagea la sécurité.

– Et puis au diable ! dit l’homme en se détendant. Tirons-nous d’ici, Cindy. De toute façon, il m’a déjà fait perdre ma bonne humeur.

Joe vit la jeune femme pousser un long soupir et hocher la tête de stupéfaction en prenant soin de n’être pas vue de Jeff. Joe s’écarta lorsque l’homme passa devant lui au pas de charge, suivi de Cindy.

– Salut, les filles ! lança celle-ci à Sheridan et Lucy, qui regardèrent le couple s’éloigner le long du torrent.

Jeff continua de marcher à grands pas en jurant et cassant des branches au passage. Cindy le suivait comme elle pouvait.

– On peut partir maintenant, papa ? demanda Lucy. Ça pue, ici !

– Retourne un peu plus bas si tu ne veux pas sentir l’odeur. Moi, il faut que j’aie inspecter cet original mort.

– On t’accompagne, nasilla Lucy, qui se pinçait toujours les narines.

Joe se tourna vers elle pour insister, mais remarqua que le couple de pêcheurs ne s’était pas tellement éloigné. Jeff O’ Bannon s’était arrêté dans un endroit dégagé et lançait des regards peu amènes en direction de Joe à travers les branches d’un pin, pendant que Cindy lui tirait la manche.

– Bon, d’accord, répondit Joe, comprenant qu’il valait mieux garder les filles avec lui.

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : BRODARD ET TAUPIN À LA FLÈCHE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2007. N° 96497 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication